

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

FÉVRIER 1854.

**Mémoires,
Notices, Documents originaux, etc.**

LES BERBÈRES ET LES ARABES

DES BORDS DU SÉNÉGAL,

PAR

M. FAIDHERBE,

Capitaine du génie à Saint-Louis (1).

Les Maures : c'est par ce nom qu'on désigne au Sénégal les peuplades nomades de la rive droite du fleuve, peuplades qui ont été jusqu'à présent si peu étudiées, quoique nous commercions avec elles depuis plusieurs siècles, qu'il n'existe pas même la carte la plus informe de leur pays et de ses divisions, ni, à plus forte raison, des pays limitrophes au nord et à l'est, sur lesquels il serait cependant facile d'avoir des renseignements, Saint-Louis étant continuellement rempli de voyageurs qui parcourent cette partie de l'Afrique.

(1) Voyez, page 129, une lettre de M. Faidherbe à M. le président de la Commission centrale.

On peut admettre, comme on l'a dit, que le mot *Maure* (*Maurusii*) vienne du mot hébreu *Mahurin*, occidentaux, de même que le mot *Maugrebin*, qu'on employait autrefois dans le même sens, n'est que le mot arabe *Mar'ezebin*, qui a la même signification que *Mahurin*. Quoi qu'il en soit de cette qualification purement occidentale d'un peuple, les Romains en ont fait un nom de peuple, et nous les avons imités. Il en est naturellement résulté en tout temps beaucoup d'incertitudes pour savoir à quel peuple convenait ce nom, qui n'en est pas un. Aujourd'hui le mot *Maure* s'applique, dans différentes contrées, à des gens qui n'ont de commun que d'ignorer complètement le nom qu'on leur impose.

Sur les bords de la Méditerranée, on appelle aujourd'hui *Maures* les habitants musulmans des villes, ces paisibles marchands de baboudj ou de pipes, de race mélangée de sang européen, aux traits nobles et réguliers, auxquels une belle barbe donne une expression de majesté remarquable, et qui passent leur vie accroupis dans leur boutique, grande comme une niche, et vêtus de costumes riches et élégants. Ces Maures-là ont une peau très-blanche; ils sont assez souvent obèses, par suite de leur vie sédentaire, et la seule langue dont ils se servent est la langue arabe.

Au Sénégal, on donne le même nom à des peuplades errantes et misérables, amalgame inextricable d'Arabes et de Berbères, gens à peine vêtus de mauvais calicot bleu; de race blanche, mais tellement bronzés par le soleil, qu'on les prendrait pour des mulâtres s'ils n'avaient pas les traits de la race caucasique et de belles chevelures soyeuses, quoique bouclées.

Avant notre conquête d'Alger, le mot *Maure* avait pour le vulgaire une autre signification : il désignait tous les habitants du nord de l'Afrique ; car on ne faisait pas de distinction entre les Turcs, les Maures des villes, les Arabes et les Kabyles. De plus, on les croyait tous noirs comme des nègres. Un Maure c'était un homme noir, coiffé d'un turban blanc et adorateur de l'idole Mahon. De là cette idée baroque de barbouiller en noir l'acteur qui remplit le rôle d'Othello sur les théâtres anglais ; fâcheux contre-sens, qui n'a pu exister dans l'idée de Shakspeare et qui rend invraisemblable le plus beau des chefs-d'œuvre dramatiques.

Supposez qu'Othello soit réellement un de ces beaux types de la race arabe, de cette race enthousiaste, poétique et passionnée, que tout le monde connaît maintenant en France par ces députations de chefs qu'on a envoyés, à plusieurs reprises, visiter Paris, et le drame d'Othello est une œuvre parfaite. Mettez à sa place un nègre aux cheveux crépus, et tout devient faux et contre nature ; tout l'intérêt s'en va avec la vraisemblance, et Desdémona n'est plus qu'une espèce de monstre aux goûts dépravés.

Il doit être bien pénible pour une créole d'assister à une représentation d'Othello en Angleterre ; elle ne doit pas avoir assez de pitié pour le malheureux Brabanté, déshonoré par sa fille, et même les derniers gémissements de Desdémona dans cette admirable scène, qui tire des larmes des yeux les plus secs, ne doivent pas désarmer son indignation contre la douce victime du jaloux Africain. Tout en ne partageant pas les préjugés créoles, on ne peut s'empêcher d'être

choqué à l'idée d'une jeune patricienne de Venise éprise d'un homme dont les jeunes filles de nos contrées ne peuvent voir les pareils sans effroi.

Pour en revenir à nos Maures du Sénégal, si nous voulons savoir ce qu'ils sont, voyons quelles sont les langues qu'ils parlent. Or, ils parlent deux langues entièrement différentes, qu'ils appellent *klam el arab* et *klam ezzenaga*, l'arabe et le zenaga. Leur arabe est un dialecte presque identique avec celui de l'Algérie. Il est plus pur de mots européens, plus mélangé de mots berbères et un peu plus corrompu sous le rapport de l'orthographe.

Quant au zenaga, c'est un dialecte berbère, presque identique avec celui des Chellouah du sud du Maroc.

Nous retrouvons donc au delà du tropique ce qui se rencontre partout dans l'Afrique septentrionale : les Berbères à côté des Arabes.

On a beaucoup parlé, quand on n'avait encore étudié que superficiellement les choses, de la complication de races et de langues de cette partie du monde. On a voulu faire intervenir dans la question les Mèdes, les Arméniens, les Perses, les Phéniciens, les Romains, les Byzantins et les Vandales. Nous croyons que c'est à tort.

Les Espagnols et les Turcs, que nous avons vus de notre temps disparaître de ces contrées, après y avoir possédé, comme tous les peuples que nous venons d'énumérer, des établissements plus ou moins florissants, n'y ont pas laissé de traces sensibles. Quelques mots espagnols et turcs, bien faciles à compter, sont, il est vrai, encore en usage dans les villes du littoral que ces peuples ont quitté d'hier; mais, pour peu que

vous pénétriez dans le pays, vous reconnaissez que les tribus ont conservé leur langage à peu près pur de tout mélange étranger. Il ne faut donc pas s'exagérer la place que peuvent occuper parmi les populations de l'Afrique les faibles débris qu'y ont laissés les diverses colonies établies sur les côtes depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours.

Il nous semble qu'en laissant là l'histoire et en ne tenant compte que des faits existants, la question se simplifie singulièrement. De la Méditerranée au 15^e degré de latitude nord, et de l'océan Atlantique au grand désert de Libye, parcourez l'Afrique en tous sens, quelles langues y trouverez-vous ? L'arabe et le berbère ; partout cela et rien que cela.

Les dialectes arabes diffèrent très peu entre eux, parce que l'arabe est une langue écrite et consacrée par la religion. Ces deux caractères manquant à la langue berbère, elle a donné naissance à des idiomes qui diffèrent beaucoup plus entre eux.

Deux langues ; donc deux peuples. Or le peuple arabe, on sait d'où il est venu et quand il est venu ; quant à cette race berbère, c'est évidemment celle que les Romains ont appelée Gétules. Les Chellouah (*Gentili Daræ*), Berbères du sud du Maroc, qui ont échappé à la domination de tous les envahisseurs de l'Afrique sans exception, sont là pour témoigner de leur antique nationalité. Leur dialecte doit, il nous semble, être le berbère le plus pur, et c'est de celui-là que le zenaga se rapproche le plus.

Maintenant, que des ethnologues, se basant sur une phrase trouvée dans les anciens historiens, fassent descendre les Berbères des Hébreux ou des anciens

Arabes, ou qu'ils les fassent venir d'Égypte, d'où ils auraient été chassés deux mille ans avant J.-C. par Amœnophis, roi de Thèbes, ce sont des questions à approfondir en leur lieu.

Ce qui nous paraît incontestable et ce qu'il était important de constater, c'est que cette race parlant le berbère, race blanche, énergique, laborieuse, aux goûts sédentaires, quand cet instinct n'est pas contrarié par les circonstances, race douée de plus de bonne foi que les Arabes, mettant la femme beaucoup plus haut dans son estime que ces derniers, et par suite très peu portée à la polygamie; ce qu'il y a de certain, disons-nous, c'est que ce peuple a été envahi, vaincu, refoulé et dispersé, à partir du VII^e siècle, par les bandes arabes à qui l'enthousiasme religieux donnait une force irrésistible.

Voyons maintenant ce qu'est devenu ce peuple, après avoir embrassé la religion du vainqueur et partagé d'abord ses brillantes destinées, puis ses revers en Espagne, en France et en Afrique. Ses débris se trouvent aujourd'hui disséminés dans toutes les parties de l'Afrique septentrionale; et ils y ont subi les vicissitudes diverses qui sont le partage d'un peuple vaincu, jusques et y compris des retours de fortune et d'indépendance.

Dans les montagnes escarpées du Djurjura et de l'Aurès, il s'est constitué en républiques puissantes et libres, parlant les dialectes kabyles et chaouia, rendant aux Arabes plomb pour plomb, haine pour haine, mépris pour mépris, et pratiquant avec tiédeur la religion musulmane, qui n'est pas celle de leur race et qui ne convient pas à leurs instincts actuels.

Sur les versants de ces mêmes chaînes et dans les chaînes de montagnes moins inaccessibles, nous trouvons des tribus berbères de race et de nom qui, ayant subi plus complètement l'influence des Arabes par suite de leur frottement continu avec eux, ont adopté leur langue et plus ou moins leur genre de vie et leur fanatisme.

Plus au sud, sous le nom de Beni-Mzab, les Berbères ont presque formé un schisme à l'islamisme (*khamisia*, disent les Arabes); leur langue s'est beaucoup altérée et ils sont adonnés uniquement au commerce, au point d'être assimilés aux Juifs.

A Tunis, nous retrouverions les mêmes circonstances qu'en Algérie. Au Maroc, nous voyons des Kabyliques sur le littoral; et, dans le sud, au Darah et à Tafilet, les Chellouah, le noyau invaincu de la race berbère, nation guerrière et sauvage, qui fait métier d'escorter les caravanes moyennant salaire.

Dans la partie du désert qui s'étend du cap Blanc à Tombouctou, partout des tribus berbères sont mélangées aux tribus arabes.

La fraction de cette race qui s'est fait le sort le plus extraordinaire, c'est sans contredit les Touareg, qui sont bien certainement des Berbères, puisqu'ils se comprennent avec toutes les peuplades qui parlent les dialectes de cette langue. Ceux-là ne se sont crus en sûreté qu'au milieu des vastes solitudes du Sahara, où ils ont conservé, dans les montagnes qui leur servent de retraite et qui ne sont probablement pas aussi arides qu'on le pense, une haine implacable contre les Arabes, dont ils sont l'effroi.

Enfin, comme nous l'avons dit, nous venons de re-

trouver des Berbères sur les bords du Sénégal ; ceux-ci ont-ils été entraînés par l'avant-garde des premières invasions arabes en Afrique, ou bien, d'abord seuls réfugiés dans ces brûlantes contrées, y ont-ils été rejoints postérieurement et subjugués par des tribus arabes fugitives au moment des revirements de fortune que les musulmans essayèrent à la fin du xv^e et dans le xvi^e siècle ? Nous penchons pour cette dernière hypothèse, les Zenaga passant pour être les plus anciens dans le pays.

Les Berbères des bords du Sénégal et du Niger sont donc ceux que les guerres et les invasions ont rejetés le plus loin de leurs montagnes natales ; car, ce peuple n'ayant habité qu'à l'ouest de la Petite Syrte, nous ne croyons pas que des fractions en aient été entraînées avec le courant arabe qui a poussé le long de la côte orientale jusqu'à Madagascar.

Nous ferons remarquer en passant que le mot *Sénégal*, par lequel les Français ont désigné le fleuve et qu'on écrivait, il y a cent cinquante ans, *Sénéga* ou *Zénéga*, est tout bonnement le nom de la famille berbère que nos premiers navigateurs dieppois trouvèrent établie sur ses rives.

Les Trarza, les Aidou-el-Hadj, les Brakna et les Douâich occupent, à partir de la mer, la rive droite du fleuve jusqu'à la limite de nos comptoirs, à 250 lieues de l'embouchure.

Ces tribus nomades ont un mouvement annuel qui correspond parfaitement à celui des tribus sahariennes de l'Algérie. Ainsi, tandis que celles-ci vont tous les ans, pendant la sécheresse, dans les plaines du Tell, pour y trouver des pâturages et y acheter du blé,

celles-là viennent tous les ans, pendant la saison sèche, chercher des pâturages et acheter du mil sur les bords du Sénégal; puis, quand vient l'hivernage, c'est-à-dire la saison des pluies, fuyant les inondations, elles s'enfoncent dans le désert, où elles trouvent dans cette saison l'herbe nécessaire à leurs troupeaux et un air que n'empoisonnent pas les miasmes des bords marécageux du Sénégal.

On ne retrouve pas chez ces peuples cette égalité de condition assez générale dans les pays arabes. Les tribus y sont ou indépendantes, ou tributaires, ou asservies à différents degrés.

Les unes sont puissantes et guerrières; on les désigne par le nom de *Hassan*, adjectif arabe qui signifie beau, bon, et qu'on a traduit au Sénégal par *prince*.

D'autres sont tributaires, rançonnées par les premières, plus ou moins impitoyablement, suivant qu'elles sont plus ou moins susceptibles de résister à de trop lourdes exigences. On les appelle *Zenaga*; mais il faut bien remarquer que, quoique ce nom et leur condition semblent prouver qu'elles proviennent pour la plupart du peuple vaincu, elles en ont presque toutes oublié la langue et ne parlent qu'arabe, absolument comme ces tribus de montagnards en Algérie dont nous avons parlé.

Ces tribus zenaga se font la guerre entre elles, et elles s'unissent aux tribus *Hassan*, dont elles dépendent dans les guerres que se font celles-ci.

Enfin il existe une troisième catégorie très remarquable : celle des tribus de *Marabouts*. La langue dont ils se servent entre eux est le zenaga, et eux seuls le savent; ce qui n'empêche pas qu'ils ne sachent aussi

l'arabe, mieux même que les Hassan, puisqu'en leur qualité de Marabouts ils se livrent à des études que les autres négligent absolument. Les tribus de Marabouts ne font jamais la guerre. Cette circonstance et l'usage du zenaga prouvent clairement qu'elles proviennent aussi du peuple vaincu. Ce sont des fractions qui ont voulu reconquérir, par le savoir et la religion, la considération que leur refusait leur condition de vaincus.

Ils ont en effet su prendre beaucoup d'influence sur les chefs des tribus de Hassan. Cependant, comme un musulman, s'il ne peut se dire chérif, c'est-à-dire descendant de Fatima, fille de Mohammed, tient au moins à honneur d'être du peuple qui a donné le prophète au monde, les Marabouts zenaga glissent à l'oreille des nègres qui vont apprendre chez eux le koran, qu'ils sont, eux, de vrais Arabes; que le zenaga est la langue des Hassan, ces Hassan pillards et turbulents qui sont leurs bêtes noires à eux, paisibles marchands de gomme; que les Hassan ont laissé leur langue pour l'arabe, et que les Marabouts ont adopté alors le zenaga, afin d'avoir un moyen de communiquer entre eux sans être compris des autres. Fable grossière, bonne pour des nègres, mais qu'ils n'oseraient certainement pas débiter tout haut devant les Hassan.

Ces Marabouts sont très commerçants. Outre la récolte et la vente des gommes qu'ils font presque exclusivement, ils vont en caravane chez les noirs de la rive gauche pour acheter du mil, et ils transportent au loin, dans le nord et dans l'est, la guinée qu'ils tirent de nos esclaves. Ils ont surtout des relations suivies avec le pays d'Adrar, pays renfermant des oasis, un

peu au nord du cap Blanc, à sept journées du lac Aleg.

Les noms des tribus de la rive droite du Sénégal donnés par Golbery, Gaillié et les autres voyageurs sont complètement inexacts. Outre que les noms arabes y sont tout à fait estropiés, ils donnent comme noms de tribus les noms de quelques douars voisins, comme cela arrive à tous ceux qui ne sont pas initiés à la constitution de la société arabe, et ne savent pas employer les mots qui signifient tribus, fractions, villages, pour obtenir des renseignements exacts.

Il y a au Sénégal une autre cause d'erreurs et d'étranges illusions. C'est l'abus des titres et des dignités qu'on applique aux moindres chefs du pays, à l'imitation des premiers marchands qui s'y sont établis et du Père Labat, leur facétieux historien. On a décoré des titres les plus pompeux des malheureux qui n'ont pas même une idée des dignités que ces titres expriment. Ainsi, depuis le Père Labat, on a continué à appeler rois les cheikhs de ces peuplades, de manière qu'en entendant parler des rois maures du Sénégal, des personnes pourraient se figurer qu'il y a là quelque chose d'analogue aux anciens rois de Grenade ou de Cordoue; et l'on donne le nom de ministre à l'espèce de serviteur qu'ils nous envoient pour se faire payer le tribut que nous appelons *coutumes* (1).

(1) On appelle *coutumes* les quantités de marchandises déterminées par les traités, que nous payons aux chefs du pays pour qu'ils protègent le commerce que nous faisons avec leurs sujets. Dans les traités, le mot arabe qui désigne les coutumes est *amkoubel*, et les Arabes et les nègres y attachent le sens de tribut forcé, payé par nous pour qu'on nous laisse occuper les points où nous avons des établisse-

Les tribus de Hassan sont appelées les tribus de princes. On est même tenté d'assimiler les Marabouts aux dignitaires de l'Église catholique : nous avons vu un tableau où l'on appelle l'almamy du Bondou, espèce de chef électif sans pouvoir, dont on se débarrasse quelquefois au bout de quelques mois en le noyant ou en le pendant, où on l'appelle, disons-nous, le *pape des nègres*. Puis, en descendant la hiérarchie, le même auteur y découvre des archevêques, des évêques, des curés, ... etc...

Quand il s'agit de femmes, cela choque peut-être plus encore. Ainsi, on décore du nom de reine du Oualo une vieille négresse malpropre, ivre du matin au soir, qui se nourrit en prenant avec ses mains dans une grossière écuelle de bois une bouillie de farine de mil et de poisson, qu'on trouve toujours une pipe à la bouche, et dont on n'est bien reçu que si on lui porte une bouteille d'eau-de-vie. Tel est le portrait peu séduisant, mais fidèle, de sa gracieuse majesté la

ments et y faire du commerce. Mais il paraît qu'entre eux, il leur arrive même d'employer le mot *djézia*, qui veut dire le tribut auquel les musulmans doivent condamner les chrétiens après les avoir vaincus, pour leur permettre de suivre leur religion. L'outrecuidance de ces Bédouins irait jusque-là ! Voici le verset du Koran d'où est tiré le mot *djézia* :

« Qatilou ella dina la iouminouna biallah oua la biliaoumi el akhiri oua la iouharrimouna ma harrama allahou oua rasoulouhou oua la iadinouna dina el haqqi mina elladina aoutou el kitaba hatta ionâthou el *djiziata* ân iddin oua houm sar'irouma. » *C.-à-d.* : Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu ni au jour dernier ; qui ne se conforment pas aux ordres de Dieu et de son Prophète au sujet des choses défendues (le vin et la viande de porc) ; à ceux qui, ayant reçu des livres saints (les juifs et les chrétiens), ne suivent pas la vraie religion (l'islamisme), jusqu'à ce qu'ils payent le *djézia* et qu'ils soient humiliés.

reine Detéjalla, qui a succédé à sa mère, Guimbotte I^{re}.

Comme nous l'avons dit, ce travers date de loin. Le Père Labat, en parlant du siratik, chef nègre du Fouta, qui habitait sous une hutte de paille comme tous ses pareils, nous montre ses grands et ses petits officiers, les seigneurs et les dames de la cour, le grand écuyer, le grand bouquenet et le surintendant des finances et de la maison du roi. Le Père Labat, homme de beaucoup d'esprit et très porté à l'ironie, se moquait évidemment de ses lecteurs, comme il le fait à chaque instant dans son livre. Ses plaisanteries ont été prises au sérieux, et tous ces titres pompeux sont restés en usage. Peut-être que si l'on rétablissait la vérité dans les mots, cela ferait juger autrement certaines questions relatives au pays et ramènerait la vérité dans les faits, en montrant les choses sous leur vrai jour.

Un fait saillant et qui semble provenir de l'influence de l'élément berbère chez les peuplades de la rive droite du Sénégal, c'est que la polygamie, quoique autorisée par l'islamisme, y est très rare, tandis qu'elle est commune chez les nègres leurs voisins. En revanche, le divorce y est très fréquent et les maris n'y connaissent guère cette jalousie proverbiale des vrais Arabes. On remarque la même chose chez les Kabyles de l'Algérie.

Nos possessions du nord de l'Afrique ayant initié presque tout le monde en France à l'organisation de la société arabe, une nomenclature détaillée des tribus d'une de ces peuplades ne sera peut-être pas sans intérêt, et en même temps elle fera toucher au doigt ce mélange des deux peuples, ces rapports de domi-

nation et de dépendance, indices certains d'une lutte entre un parti resté vainqueur et un parti vaincu.

Trarza.

On ne peut pas dire que les Trarza forment une tribu ni une nation. C'est une confédération ou plutôt une agglomération de tribus des deux races. Cette agglomération est plus ou moins compacte et puissante, suivant que son chef a su établir plus ou moins solidement son autorité.

Ce chef s'appelle cheikh, comme chez tous les Arabes. Relativement aux rapports qu'il a avec nous, on lui donne encore quelquefois le titre d'amodjar (de *djar*, protéger), parce qu'il surveille et protège les esclaves. Ce titre est exclusivement donné à celui qui reçoit nos coutumes, et, comme marque de sa dignité, il a seul le droit de s'habiller tout en blanc.

Le cheikh actuel, Mohammed-el-Habib, âgé de quarante-deux ans, possède le pouvoir depuis vingt-cinq ans. C'est un homme adroit, politique, persévérant, qualités grâce auxquelles il est devenu très puissant, peut-être même un peu trop pour nos intérêts. Il nomme et dépose presque à son gré le cheikh des Brakna, qui sont affaiblis par leurs divisions.

Sous la protection de ce pouvoir bien établi, l'ordre règne dans les États de Mohammed-el-Habib, et nos traitants y trouvent toute la sécurité désirable.

On dit que les Trarza ont 12 000 fusils. Ils vendent leurs gommés à l'escale du désert, près du village de Diekt.

Les tribus (*qbila*) dominantes des Trarza descendent de Daman, père d'Ahmed, père d'Addi, père d'Ali-

Chandoura. Ce dernier était cheikh des Trarza vers 1700, pendant nos guerres avec les Hollandais à Arguin et à Portendik. Portendik est une corruption des mots *port d'Addi*. Dans le pays, ce lieu s'appelle Mersa-Djour. Ce mot arabe *mersa*, qui signifie port, est toujours employé pour désigner les escales, même dans le fleuve.

Ces tribus sont : 1° Les Ouled-Ahmed-ben-Daman, tribu de Mohammed-el-Habib ;

2° Les Ouled-Daman, qui se subdivisent en deux fractions (*afkhat*), les Hal-Attem et les Ouled-Sasi ;

3° Les Hal-Aboulla ;

4° Les Hal-Agïnoutar.

Deux autres tribus marchent sur la même ligne que les précédentes, c'est-à-dire ne payent d'impôts à personne ; ce sont :

5° Les Ouled-bou-Alia, descendants de Terroug, qui a donné son nom aux Trarza ;

6° Les Moussat.

D'autres enfin, sans être soumises à des impôts fixes comme des tributaires, sont quelquefois rançonnées par des fractions plus puissantes ; ce sont :

7° Les Aleb ;

8° Les Boudat.

Les Boudat sont les descendants d'une troupe de soldats (*mehassa*) envoyée par un sultan du Maroc, sous les ordres d'un nommé Khadir, vers le commencement du XVIII^e siècle. Quant à l'origine de leur nom, les Arabes racontent une de ces petites anecdotes qu'ils aiment tant et qu'il faut se garder de prendre pour de l'histoire. Quand cette armée retourna vers le nord, un des hommes qui la composaient eut la main tranchée

comme voleur. Il resta dans le pays, où on lui donna le sobriquet de Bou-Id (le père la main), et ses descendants furent nommés Boudat, forme plurielle de Bou-Id. On a fait sur eux cette plaisanterie, parce que cette tribu est très pillarde.

Nous ne donnons pas sans intention ces détails presque puérils ; ils font bien voir l'identité de ces populations sous le rapport de la langue et du caractère avec celles de l'Algérie, dont nous avons aujourd'hui une connaissance intime.

9° Les Ouled-Iguig, descendants de forgerons, ce qui est un déshonneur dans le pays. C'est aujourd'hui une tribu guerrière, qui accompagne toujours le roi.

Le père de cette tribu était un pauvre diable réfugié d'un pays lointain. Leur nom indique cette origine peu distinguée (les enfants du maigre).

10° Les Azouna, qui se divisent en Ouled-Akchar et Ouled-Beniouk, souvent en guerre entre eux. C'est cette tribu qui commet le plus de dévastations et de pillages sur la rive gauche, dans le Oualo, qu'elle habite pendant la saison sèche, malgré les traités nombreux par lesquels nous avons voulu leur arracher ce pays.

11° Les Ouled-Rezg, qui établissent aussi leurs campements dans le Oualo. Ils se divisent en Ouled-bou-Ali et en Dakhalif. Ces derniers se sont presque identifiés avec les nègres Yolofs du Oualo, qu'ils ne quittent jamais, même pendant l'hivernage. Une autre fraction des Ouled-Rezg, les Ktibat, qu'on appelle par dérision les Klibat (petits chiens), habite aussi la rive des noirs entre les Trarza et les Brakna, et sont rançonnés par les uns et par les autres.

Les Ouled-Rezg passent pour la plus ancienne tribu

hassan du pays, qu'ils prétendent avoir entièrement possédé. Leur position sur la rive gauche semblerait indiquer qu'ils ont été refoulés par l'arrivée de nouvelles migrations venant du nord.

Toutes les tribus précédentes (tribus hassan) ne parlent que l'arabe; comme, avec cela, elles sont les dominatrices des autres, il est tout naturel d'admettre, ainsi qu'elles le disent du reste, qu'elles sont arabes de race.

A quelle époque sont-elles venues et d'où viennent-elles? C'est ce que nous chercherons à découvrir dans des études postérieures.

Voyons maintenant les tribus appelées *Zenaga*, nom propre qui est devenu un qualificatif auquel on a attaché le sens de tributaire; à tel point qu'on appelle Zenaga des tribus ne parlant pas cette langue, et qu'on ne donne pas ce nom aux tribus marabouts parlant zenaga, parce qu'elles ne sont tributaires de personne.

Ce sont : 1° Les Rhahla, tribu très nombreuse, dont certaines fractions sont tributaires des autres, celles-ci l'étant des Ouled-Ahmed-ben-Daman;

2° Les Arouidjat;

3° Les Sbiaât;

4° Les Ouled-el-Far'i, qui ont si mauvaise réputation, qu'on a fait sur eux ce dicton, fondé sur la ressemblance de leur nom avec le nom arabe de la vipère cornue (vipère céraste), dont la morsure est mortelle : «Ila rit el Fâri ou el lefaâi qtel el Fâri ou khelli el lefaâi» : Si tu rencontres un Fâri et une vipère cornue, tue le fâri et laisse la vipère cornue.

5° Les Mradin, dont on dit : « Il Mradin bla din qata-

lin naseur ed din , » parce qu'on les accuse d'avoir assassiné un fameux marabout de ce nom ;

6° Les Ouled-Aïd ;

7° Les Zoumag ;

8° Les Ouled-Abd-el-Ouahad ;

9° Ouled-Rahmoun ;

10° Les Zambouti, descendants d'esclaves affranchis des Ouled-Ahmed-ben-Daman ;

11° Les Bafor, qui passent la saison sèche sur la rive gauche.

12° Vient enfin une tribu zenaga qui n'a pas oublié sa langue et qu'on appelle les Nirzig. Ils prétendent qu'ils étaient maîtres du pays quand les Européens parurent sur ces côtes. Ce seraient eux par conséquent qui auraient fait donner au fleuve le nom de Sénégal.

Les Nirzig se divisent en deux portions : les Tar'erdjent et les Dagbadj, portions turbulentes et pillardes, qui se livrent, comme cela a souvent lieu dans les guerres intestines, des combats acharnés où les atrocités ne sont épargnées ni d'un côté ni de l'autre. Il y a quelques années, les Tar'erdjent, ayant assassiné le cheikh des Dagbadj et craignant des représailles, nous firent des propositions d'alliance dans un moment où la guerre avec les Trarza était imminente.

Viennent enfin les tribus de marabouts.

Ce sont : 1° Les Ouled-Diman, tribu nombreuse, savante, vénérée, faisant un grand commerce de gommes qu'elle récolte dans un pays nommé Iguidi (1) et dont

(1) Tous les auteurs ont répété les uns après les autres : on récolte les gommes dans trois forêts nommées Sahel, Lebiar, el Fatakh. Il n'y a pas de forêts de ce nom. Le mot *sahel* est un nom commun, dont la signification est bien connue en Algérie. Tout le monde dit le

on dit : « Sebâhoum dib oudjà houm djoua. » Il ne s'y trouve en fait de lions que des chacals; on n'y contracte en fait de maladies qu'un bon appétit. On dit encore : « Diman fi ennassi tibroun on rirhoum kel fakhar. »

« Fioum houm ioum âid ou laïlhoum kelnhaz. »

« Fihouma imin el zouaïl ou r'irhoum kelisar. »

« Les Ouled-Diman sont parmi les hommes comme un morceau d'or pur; les autres ne sont que des morceaux de pots cassés. Leur jour est une fête, leur nuit est un jour. Ils sont la droite des Zaouia, les autres Marabouts en sont la gauche. » Il semblerait par là que la modestie ne figure pas parmi leurs nombreuses vertus.

Leurs fractions sont les Ouled-Sidi-el-Fadhli, les Aïd-Aboum (ce mot *Aïd* est le Aït des tribus kabyles, il représente le Beni ou le Ouled des tribus arabes); les Ouled-Baba-Ahmed, les Aïd-Oudadj, les Aïd-Koudj et les Hal-Abi-Tiab (ceux du père converti), fraction hassan qui s'est faite marabout et s'est réunie aux Ouled-Diman.

2° Les Koumlaïen, qui vont faire le commerce dans

sahel d'Alger. Ce mot a la même signification au Sénégal; de plus, à cause de sa position occidentale du sahel des Trarza, ce mot y a pris la signification de *ouest*. Ainsi la réponse des indigènes aux questions des voyageurs a été celle-ci : les Darmancours récoltent les gommés dans les forêts de l'*ouest*. Le second nom, *lebiar*, est le mot *el biar* mal écrit, et ce n'est pas plus un nom propre que *sahel* : dans la partie des forêts de gomme exploitées par les Ouled-Diman, il y a des puits (*el biar*) si profonds, que l'eau en est tirée par un chameau attelé à une corde passant sur une poulie; le nom de cette partie des forêts de gomme est Iguidi. Quant au mot *el Fatakh*, nous ne savons s'il y a réellement un lieu ainsi nommé.

le Cayor, dont les esclaves alimentent les marchés de Saint-Louis en beurre, lait, œufs, etc., et que les autres traitent de chrétiens pour les insulter.

3° Les Tendr'a, grande tribu, renommée par la pureté avec laquelle elle parle le zenaga, et qui s'étend le long de la mer depuis Saint-Louis, où elle vend du laitage, jusqu'à Portendik, où elle vend des gommés aux Anglais.

4° Les Ntabou, divisés en Ntabou-el-Biodh (blancs), sur la rive droite, et Ntabou-el-Khol (noirs), sur la rive gauche. Ils ont oublié le zenaga.

5° Les Tachedbit, chez lesquels quelques vieillards savent seuls le zenaga.

6° Les Aïd-R'madjik, Marabouts médiocres, mais parlant très bien le zenaga. Ce qu'on exprime dans le pays en disant qu'ils parlent comme les Berbères du nord (Kif-el-Braber-el-Tel), c'est-à-dire comme les Chellouah. Ils ont la réputation d'avoir les premiers lâché pied dans les anciennes guerres des Zenaga contre les Arabes. Ils se sont aussi attiré des plaisanteries par la manière mesquine dont ils s'acquittent des devoirs de l'hospitalité.

7° Les Tagounanet, tribu riche et commerçante, possédant beaucoup d'esclaves. Quelques uns disent que ce sont des Cheurfa, mais ce titre leur est contesté.

8° Les Asguiat, espèce de Marabouts, marchands de gommés, qui ne savent pas le zenaga.

9° Les Cheurfa-Hal-Sidi-Iarf. Leur père, Sidi-Iarf, chérif compagnon d'Ali-Chandoura, fut chargé d'aller chercher au Maroc la troupe dont descendent les Bouïdat. Quand il arriva dans le sud du Maroc, un plaisant, pour faire un calembour sur son nom, lui

dit : « Ia sidi iarf, ach tarf ? » Eh ! monsieur *qui sait*, que sais-tu ? « Narf nnek 'chlahi. » — Ce que je sais, c'est que tu es un grossier Chlouah, un Berbère, un homme parlant très mal l'arabe, répondit le chérif, qui s'aperçut tout de suite, à la prononciation du mauvais plaisant, qu'il avait affaire à un barbare.

En dessous des tribus hassân ; de marabouts et de zenaga, il y a les tribus de Ahrathin, composées de mulâtres, anciens esclaves affranchis ; ils prennent le nom de la fraction à laquelle ils appartenaient. Ainsi on dit les Ahrathin des Ouled-Ahmed-ben-Daman. Ils prennent parti pour leurs patrons dans les guerres. On les désigne souvent par le mot Yolof-Pourogne. Nous avons entendu dire que la plupart d'entre eux étaient de race serrère, nation nègre dont on retrouve des restes dans le Baol, aux environs du cap Vert.

Enfin viennent les esclaves nègres que les Arabes et Zenaga achètent ou volent sur la rive gauche. On distingue les esclaves nommés Abid-Nanema, qui sont nés dans la famille, qu'on ne vend jamais et pour lesquels on a certains égards ; les Abid-Teurbia, qui ont seulement été élevés dans la famille et qu'on vend rarement ; et les simples Abid, qu'on achète et qu'on vend comme des bœufs et dont on donne quelquefois vingt ou trente pour un beau cheval.

L'esclave concubine s'appelle Djaria ; si elle a un enfant de son maître, on la désigne par le nom de Om-el-Ouled, et elle devient libre.

Aïdou-el-Hadj.

Une tribu de Marabouts intercalés dans les Trarza ; les Aïdou-el-Hadj, auxquels nous avons donné le nom

baroque de Darmancours, nous vend ses gommès à une escale particulière, à une demi-lieue de celle des Trarza. Son chef prend le titre de chems. Cette tribu parle le zenaga ; cette circonstance et son nom indiquent bien qu'elle est berbère.

Les Aïdou-el-Hadj du Sénégal se divisent en Ouled-el-Mokhtar et Hal-Deffar'-Aoubeq.

Une autre fraction, les Bou-Dir, étaient autrefois leurs tributaires ; mais, étant devenus de bons Marabouts, ils vivent maintenant avec eux sur le pied de l'égalité.

Les Aïdou-el-Hadj sont très commerçants ; outre le commerce des gommès, ils envoient encore des caravanes dans le Cayor et jusqu'à la rivière de Salun.

Au nord du pays des Trarza, dans l'Adrar, se trouvent aussi des Aïdou-el-Hadj, gens renommés par leur savoir, qui habitent une oasis nommée Ouadan, très riche en palmiers. Ouadan veut dire les deux rivières, et les habitants, fiers de leur réputation et de leurs richesses, disent qu'il s'y trouve en effet deux rivières : une rivière de science et une rivière de dattes : « Ouadan moumitatian à leman oua tameran. »

D'autres Aïdou-el-Hadj habitent le Tagant, oasis du pays des Douaïch, à six journées au nord de Bakel. Comme ceux-là se recrutent souvent de Douaïch convertis, ils ont pris d'eux un caractère guerrier et sont redoutables les armes à la main.

Brakna.

Chez les Brakna, qui s'étendent le long du fleuve, de Gaé à Modinassa, l'élément arabe domine plus que chez les Trarza ; aussi sont-ils plus cavaliers et plus

guerriers. On y trouve du reste les mêmes catégories. Nous croyons inutile de donner les noms des tribus. Les Brakna vendent leurs gommés à l'escale du Coq, à soixante lieues de Saint-Louis.

Douâïch.

Les Douâïch sont, comme l'indique le D initial de leur nom, qui n'est que l'abréviation de Aïd, une tribu d'origine berbère. On dit dans le pays, et ils disent eux-mêmes, qu'ils sont les Zenaga les plus purs de ces contrées. Mais ils ont secoué le joug, sont devenus de très bons guerriers et d'excellents cavaliers. Ils l'emportent même à cet égard sur les Brakna et les Trarza. Ils possèdent le tagant, et vendent des gommés à Bakel.

Après eux viennent, en allant vers le nord-est, les Ouled-el-R'ouizi, les Ouled-Embark, les Tichit, les Brâbich, etc. Au nord des Trarza, se trouve la tribu des Ouled-bou-Sebâ. Toutes ces tribus ne sont connues que de nom.

Dialecte zenaga.

Comme échantillon du dialecte berbère nommé le zenaga, en voici la numération : *Ioun, chinan, karat'* (le *t* final est le *t* arabe surmonté de trois points, il a la prononciation du *th* anglais, et est très fréquent dans le zenaga), *akouz, chammouch, chodouch, ichcha, ittem, touza, méreg* (*g* dur). Le système est décimal : *Ioun id méreg, chinan id méreg,...* etc. Vingt se dit *téchinda*; trente, *karat' de' tmérim*; quarante, *akouz de' tmérim,.....* et ainsi de suite; cent, *tmati*.

Si l'on met ces noms de nombre en regard des mots correspondants hébreux et arabes, on reconnaît des

analogies évidentes pour les nombres deux, cinq, six, huit, neuf. D'autres analogies qui existent entre la conjugaison berbère et les conjugaisons hébraïque et arabe portent à admettre les données d'Abou-el-Feda, à savoir, que la nation berbère est une nation sémitique dont le premier berceau aurait été entre la Palestine et l'Arabie, et qui se serait répandue dans le nord de l'Afrique à la suite des conquêtes de David. — Comme rapprochement de noms assez curieux, Abou-el-Feda cite parmi les chefs de l'émigration berbère, après la mort de Goliath, un nommé Zenhaga.

David ayant conquis l'Idumée, ne serait-ce pas là le berceau de la race berbère? L'initiale de ce mot *Idumée*, n'est-ce pas cet *id*, *aïd*, *aït*, *idou*, *aïdou*, qui précède généralement les noms des tribus de cette race?

Quoi qu'il en soit de ces questions, nous le répétons pour conclure : on peut admettre comme un fait constaté que toutes les populations blanches et musulmanes, depuis le Sénégal jusqu'à l'Oued-Noun, et depuis l'océan Atlantique jusqu'au désert de Libye, sont, de même que celles des États barbaresques, un amalgame d'Arabes et de Berbères, dans lequel ces deux éléments se trouvent combinés de toutes les manières possibles, comme on le voit clairement d'après les quelques détails que nous avons donnés sur les Trarza.

Saint-Louis, le 2 avril 1853.

L. FAIDHERBE,

Capitaine du génie.
